Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

60 | 2009

Nonne scripta manent ?

Quel est le sens de *je* ? Hypothèse à partir de son impossibilité d'inversion

Danielle Leeman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/701>

DOI : 10.4000/linx.701

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2009

Pagination : 85-95

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Danielle Leeman, « Quel est le sens de *je* ? Hypothèse à partir de son impossibilité d'inversion », *Linx* [En ligne], 60 | 2009, mis en ligne le 03 octobre 2012, consulté le 27 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/701> ; DOI : 10.4000/linx.701

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Quel est le sens de *je* ?

Hypothèse à partir de son impossibilité d'inversion

Danielle Leeman

Université de Paris Ouest – UMR 7114 (MoDyCo)

Cette réflexion prend place dans le paradigme autonomiste tel qu'exemplairement illustré par Jacques Anis avec sa « graphématique autonome » (*Langue Française* n° 59)

Les tentatives de définition de la position « sujet » procèdent en général de manière globale, c'est-à-dire que l'on essaie de trouver les propriétés communes à tout ce qui est susceptible d'occuper cette fonction quelle qu'en soit la nature : nom ou groupe nominal, pronom ou clitique, phrase ou infinitif (Girard, 2003). Dans cette caractérisation globale, un sort particulier est fait aux clitiqes, mais eux aussi considérés en tant que paradigme : *je, tu, il, ce, on* ; M. Gross (1968) parlait déjà de « particules préverbales », et plus récemment des arguments ont été avancés pour les analyser comme des préfixes, à partir des propriétés énumérées pour les affixes par Zwicky et Pullum (1983) ; l'un de ces arguments est celui de la défektivité, qui tient à ce que les membres de la classe n'apparaissent pas tous dans les mêmes distributions : « on constate, avec la grande majorité des verbes, une lacune dans le paradigme des clitiqes sujets inversés pour [le] présent de l'indicatif à la 1sg : **chante-je ?* vs *Chantes-tu ?*, *Chante-t-il ?*, etc. Quelques verbes ont une forme avec le clitique inversé *je* (par ex. *suis-je, puis-je, dois-je...*) mais les locuteurs francophones varient dans la liste précise permettant *je* enclitique » (Miller et Monachesi, 2003, p. 106-107). Les auteurs précisent en note que l'« on ne peut invoquer une quelconque raison pragmatique pour expliquer l'inacceptabilité des formes de type **Chante-je* puisque des phrases comme *Est-ce que je chante ce soir ?* ne posent aucun problème ».

On pourrait invoquer, pour l'exemple précis choisi ici, la difficulté d'articuler la suite *chante-je* et le fait que la succession *t(e) + j(e)* ne correspond pas à une structure de syllabe française ; cependant la bizarrerie atteint aussi bien le verbe *mentir* : **mens-je* ? alors qu'on dirait fort bien à l'impératif du verbe *manger* : *mange !*, ou encore le verbe *vendre* : **vends-je* ? alors qu'on lit fort bien dans Corneille : *Va, cours, vole et nous venge !* Serait-ce alors précisément le risque d'ambiguïté dû à l'homonymie qui expliquerait l'évitement de ces formes ? Le test rapide des divers tableaux de conjugaison¹ montre qu'il n'en est rien, puisque des propositions telles que *Essuyé-je la vaisselle ?*, *Avancé-je la voiture ?*, *Finis-je le fromage ?*, *Viens-je ce soir ?*, *Reçois-je ce monsieur ?*, *M'assieds-je ?*, *Réponds-je ?* apparaissent tout aussi bizarres, quoique correspondant à des situations banales, sans que l'on puisse invoquer une quelconque homonymie – sauf désir de faire rire, on préférera *J'essuie la vaisselle ?* ou *Est-ce que j'essuie la vaisselle ?*, et de même pour les autres énoncés.

Certes, à l'inverse, quelques formes sont naturelles, telles : *Ai-je l'air de plaisanter ?*, *Suis-je invité ?*, *Combien vous dois-je ?*, *Qu'y puis-je ?*, mais cela apparaît minime comparé aux dix mille verbes annoncés par les manuels de conjugaison, et l'on peut penser que ceux qui permettent l'inversion ont une même propriété qui soit susceptible de justifier cette possibilité commune (par exemple le fait qu'il s'agisse d'« auxiliaires » ou de « semi-auxiliaires »).

En fait, la question qui se pose est de savoir pourquoi le *e* du clitique objet dans *chante-le* (ou de même dans *finis-le*, *essuie-le*, *reçois-le*, *prends-le*, ...) donne lieu à une articulation « étouffée » tandis que *chante-je* (ni davantage *finis-je*, *essuie-je*, etc.) n'a jamais pénétré dans l'usage sous la forme parallèle « chante-jeu » et que la solution d'en faire un *é* ou un *è* : *chanté-je ?*, *chantè-je ?* n'a pas réussi à imposer ces formes comme des énoncés naturels, par opposition à *Chantes-tu ?* ou *Chante-t-il ?* qui ne posent aucun problème d'acceptabilité.

Mon hypothèse est que cette « défektivité » est à prendre comme l'indice que le sujet *je* a un statut particulier et ne doit donc pas être « noyé » parmi les autres clitiques. De fait, *je* s'oppose à *tu* par d'autres propriétés syntaxiques, distributionnelles et sémantiques :

– d'une part il ne connaît pas l'impératif (on n'a pas **Moi, chante !* comme on a *Toi, chante !* ni même **Moi, que je chante !* comme on a *Lui, qu'il chante !* ou *Elle, qu'elle chante !*). Certes, il est possible de rencontrer des optatifs de la forme *Que je sois damné si je mens !*, mais il ne s'agit pas d'une injonction adressée à soi-même comme lorsque l'on ordonne à autrui *Tais-toi !* Ou *Asseyez-vous !*. On² rétorquera que, pragmatiquement, il est inconsistant d'imaginer que l'on puisse se donner un ordre à soi-même puisque, si l'on suit Searle, on donne un ordre (1) lorsque l'on souhaite qu'il soit accompli, et (2) lorsque l'on pense qu'il ne le serait pas si l'on ne donnait pas cet ordre. Or, si je souhaite que quelque chose s'accomplisse, c'est que je suis disposé à le faire, ce qui rend invalide la condition (2), ce qui explique qu'il n'y ait pas d'impératif pour la première personne – conclut mon relecteur.

¹ Le *Larousse de la conjugaison* (1987) signale comme « rare », dans le tableau de la « conjugaison interrogative » illustrée par *rester*, la forme *resté-je ?* mais non les formes *restais-je ?*, *resterais-je ?*, *restai-je ?*, *resterais-je ?*

² Je remercie l'un des relecteurs anonymes d'avoir attiré mon attention sur les travaux de pragmatique.

Oserai-je dire, au risque de paraître pragmatiquement incorrecte, qu'il me semble à l'inverse que, si je donne l'ordre à quelqu'un d'accomplir quelque chose, c'est justement que je ne suis pas disposée à le faire moi-même ? Ce que confirme d'ailleurs la condition (2), qui suppose que si l'interlocuteur n'obéit pas, alors ce que l'on souhaite ne sera pas accompli (c'est bien que l'on n'a pas l'intention de le faire soi-même). J'ajouterais qu'il me paraît bien naïf de considérer que, si l'on souhaite quelque chose, on est disposé à le faire : il n'est que de considérer, entre autres exemples tout à fait ordinaires, le fumeur qui s'adjure lui-même et s'admoneste sans parvenir à cesser de fumer...

– d'autre part on ne dit pas ?? *Je semble fatiguée* aussi bien que *Tu sembles fatiguée*, *Il semble fatigué*, par exemple. Lorsque de tels énoncés apparaissent possibles, ils supposent une distanciation, en quelque sorte une séparation entre deux « je » : celui qui parle et celui dont il s'agit (donc, en somme, un « il »). Ainsi pourrait-on s'exclamer un matin devant sa glace (le *je* est celui du visage reflété) *Ouh là, je semble fatiguée ce matin*, ou en regardant une photo (le *je* est le sujet photographié et non le *je* qui parle) : *Je semble bien fatiguée là-dessus*. De même, un énoncé comme³ *Certes, je semble fatigué mais ce n'est qu'une apparence* est l'écho d'un dit antérieurement adressé au locuteur (*Tu sembles fatigué*).

– et enfin, comme il est bien connu, la première personne est la seule à connaître l'emploi dit « performatif » (*Je le jure !* ne s'interprète pas comme *Tu le jures !*, *Il le jure !*) – cf. Leeman (2005). Cela vaut aussi pour *nous*, mais ce dernier, contrairement à *je*, admet l'impératif (*Marchons !*).

Conformément au principe de naturalité selon lequel toute différence dans la forme (qu'il s'agisse de morphologie ou de syntaxe) a son corrélat dans le sens, je postule donc que *je* n'est pas à mettre sur le même plan que *tu* (à l'expression près de la personne⁴) et que son comportement lui confère une identité spécifique dans le paradigme, qui ne se réduit pas à exprimer la première personne par rapport à *tu* qui serait dévolu à la deuxième et *il/elle* à la troisième.

La question en l'occurrence est d'interpréter le fait que *je* ne tolère pas la postposition. Si l'on admet avec Joly (1983 in 1987) que l'inversion, qui est « inversion du mécanisme d'incidence, signifie que, d'une manière ou d'une autre, il y a refus d'assertion thétique » (1987, p. 309) – hypothèse qui est globalement reprise par tous ceux qui ont travaillé sur l'inversion du sujet –, on peut considérer comme plausible que ce que *je* aurait en propre, c'est d'inclure la nécessité de l'assertion thétique. Autrement dit, un énoncé qui a *je* pour sujet de ce fait même présente ce qu'il véhicule comme existant, comme vrai. Cette hypothèse est confirmée par le fait que l'on n'a pas d'impératif pour la première personne, puisque l'injonction ne présente pas un prédicat validé. Si, donc, on admet avec Dik (1989, 1997) que la position sujet en elle-même a pour identité sémantique de signifier de quel point de vue est énoncée la

³ Je remercie mon relecteur anonyme de m'avoir communiqué cet exemple.

⁴ Dès l'origine, l'ordre institué dans la présentation grammaticale (l'un est dit « la première » et l'autre « la deuxième ») préfigure la hiérarchie instaurée par E. Benveniste, selon laquelle *tu* n'existe que par *je*, qui l'institue. Mais hormis cette dépendance pragmatique, *je* et *tu* sont présentés comme symétriques sémantiquement et semblables syntaxiquement.

prédication qui suit (p. 247 *sqq.*), alors le propre de *je* dans cette position est de faire de ce qu'il précède une assertion thétique. Cette hypothèse est également confirmée par le fait que cette contrainte ne s'observe qu'au présent (cf. note 1), temps de l'énonciation et donc de l'engagement du locuteur dans ce qu'il dit au moment où il le dit.

I. Trois cas de postposition du sujet clitique

Fuchs (1997, p. 8-9) présente synthétiquement les différents cas de postposition du sujet, nominal et pronominal : la construction avec clitique concerne les phrases interrogatives simples, soit question totale (*Es-tu là ?*), soit question partielle (*Où vas-tu ?*), les indépendantes à « adverbess discutifs » (*Peut-être est-ce vrai / est-il vrai que...*), les propositions paratactiques (*Pleurerait-il, tout le monde se précipitait pour essuyer ses larmes*), les incises (*s'écria-t-il*). Elle remarque que, si la postposition nominale n'affecte pas la modalité d'énonciation (*Alors survint un loup* est aussi assertif que *Alors un loup survint*) – la différence est dans « le mode de présentation de l'information » –, en revanche avec la postposition du clitique on passe d'une assertion (*Il pleuvait*) à une interrogation (*Pleuvait-il ?*) ou à une hypothèse (*Pleuvait-il, on se précipitait dans le garage*) – le sens « éventualité » se retrouvant avec les adverbess discutifs (*Sans doute pleuvait-il*). Cependant l'incise reste de l'ordre assertif, ce que C. Fuchs règle en parlant d'un « îlot de conservation d'une syntaxe ancienne » (dont on peut supposer par conséquent qu'il n'affecte pas la définition générale qui vient d'être donnée de la postposition du sujet).

I.1. La postposition du sujet dans l'interrogation

Rémi-Giraud (1991) procure une hypothèse générale cohérente pour expliquer le mécanisme selon lequel le sujet préposé est lié à l'assertion mais le sujet postposé à la non-assertion dans le cas des phrases interrogatives. Pour résumer brièvement son propos, qui rejoint l'analyse de Joly (*op. cit.*) : la phrase (simple) déclarative comporte deux constituants distincts et hétérogènes : un nom ou syntagme nominal, et un verbe ou syntagme verbal. La question est de savoir comment s'opère leur mise en relation. L'hypothèse est que le moment t_1 où est posé SN contient la virtualité de t_2 , et que réciproquement le moment t_2 où est posé V contient la mémoire de t_1 . Morphologiquement, le verbe porte la trace concrète du SN posé en t_1 , puisqu'il est fléchi en personne. L'annonce de t_2 en t_1 se matérialise par un « allongement du SN caractéristique de la fonction sujet (on comparera de ce point de vue *le chien noir* et *le chien dort*) » (*op. cit.*, p. 43)⁵.

Cette dernière propriété ne concerne pas le clitique, qui apparaît au contraire étroitement lié au verbe, comme le montrent l'élision et la liaison (*j'ai* comme *ils ont* forment un seul « bloc »). Lorsque le sujet est un clitique, il « ne peut être posé qu'en t_2 , en même temps que le verbe conjugué. Détaché et antéposé, il est en quelque sorte

⁵ L'allongement, mais aussi une intonation légèrement montante, est davantage perceptible à l'intuition avec un groupe plus long : *le chien de nos voisins du dessus n'arrête pas d'aboyer*. Pour une approche sérieuse et spécialisée, cf. Rossi, (1999).

l'expression redondante, sous sa forme plénière, de la personne postposée et intégrée au verbe » (*op. cit.*, p. 44) : de ce point de vue, le clitique et la flexion constituent un morphème discontinu – *le chien dort* et *il dort* ne reçoivent donc pas la même description :

1.	le chien	(il) dort
2.	Ø	il dort

Dans la phrase déclarative est donc posée en t_1 une entité « le chien » qui attend un apport, lequel est concrétisé en t_2 : il y a passage d'une incomplétude à une complétude (*Le chien ? Il dort*) ; la relation est inversée dans le cas de la phrase interrogative, où c'est le verbe qui attend une complétude (*Le chien. Il dort ?*) – que lui apporte la réponse à la question. La postposition du sujet prive le verbe de son support et le laisse provisoirement « en manque »⁶ : « c'est ce manque qui ferait de l'inversion du sujet un marqueur d'incomplétude » (*op. cit.*, p. 51).

Pour l'interrogation totale, le sujet nominal reste devant le verbe (*Pierre vient-il ?*), donc le verbe n'est pas dans l'incomplétude totale comme c'est le cas avec le clitique (*Vient-il ?*) ; pour l'interrogation partielle, l'apport est explicitement annoncé par le pronom ou adverbe interrogatif (*Que fait Pierre ?*, *Où vas-tu ?*). Étant donné l'hypothèse avancée pour *je*, dont la définition inclurait l'ordre assertif, on s'attend donc à ce que la postposition du sujet *je* soit moins acceptable dans le premier cas (*Viens-je ?*) que dans le second (*Que fais-je ?*, *Où vais-je ?*) – cf. à ce propos Leeman (2005).

I.2. La postposition du sujet dans le cas des adverbes « discussifs »

Guimier (1997), s'appuyant à la fois sur les analyses de Joly (*op. cit.*) et de Rémi-Giraud (*op. cit.*), vérifie la pertinence de leur hypothèse que la postposition du sujet a « valeur sémantique de non-assertion » (p. 43) à partir de l'analyse de deux cent cinquante énoncés recueillis et exemples cités dans les travaux antérieurs portant sur les adverbes « discussifs » : *peut-être*, *sans doute*, *probablement*, *en vain*, *à peine*, *tout juste*, etc. Ici les deux types de sujet se rencontrent et sont interchangeables – on a aussi bien et de la même façon *Peut-être viendra-t-il* et *Peut-être Pierre viendra-t-il*, et la conclusion vaut pour l'un comme pour l'autre :

Si la phrase avec antéposition du sujet est le signe d'une relation prédicative expressément validée (assertion positive : *Pierre court vite*) ou expressément non validée (assertion négative : *Pierre ne court pas vite*), la phrase avec postposition du sujet clitique est le signe d'une relation prédicative non expressément validée. En d'autres termes, ce schéma syntaxique correspond au cas où l'énonciateur met en débat la validation de la relation prédicative. (Guimier, *op. cit.*, p. 50)

Lorsque l'on a l'impression que le débat est clos, par exemple dans le cas de l'interrogation oratoire du type *Est-il possible qu'il se trompe à ce point ?*, même s'il est vrai qu'« il s'est trompé à ce point », la formulation implique que, selon l'énonciateur, il

⁶ Par opposition aux schémas 1. et 2. ci-dessus, on est face à : 3. ... dort ?

Dans les questions en *est-ce que*, la postposition de *ce* « met en manque » le verbe *être* : *Est-ce que le chien dort ?* pose la question de savoir si cela est que le chien dort. Cf. aussi chez Damourette & Pichon (1943) : « La phrase *Est-ce que le roi viendra ?* s'interprète "le fait que le roi viendra existe-t-il ?" » (§ 1404, p. 343).

n'est pas possible que l'on puisse se tromper à ce point : il « privilégie la valeur négative de la relation prédicative < Il / être possible que > » (*op. cit.*, p. 52) – donc d'une certaine manière refuse de valider ce qui s'avère pourtant être bien le cas⁷.

L'interprétation vaut pour les exclamations de type *Est-il mignon, ce bébé !*, qui peuvent paraître clairement assertives, disant que « ce bébé est vraiment mignon » en l'occurrence : « cette relation est validée à un point tel que l'énonciateur hésite à prendre en charge cette validation, laquelle, de ce fait, est présentée comme *problématique* » (Guimier, *op. cit.*, p. 52) : la postposition marque l'incrédulité face à ce que l'on observe – on n'assume pas le constat, on refuse d'y croire⁸ (ou du moins le joue-t-on).

Guimier analyse divers énoncés attestés et montre par exemple que *Peut-être on va commencer avec André Balland* (émission littéraire sur France 3) n'a pas la même valeur que *Peut-être va-t-on commencer avec André Balland* ou que *Peut-être qu'on va commencer avec André Balland* : ce n'est pas une possibilité parmi d'autres que retient l'animateur de l'émission (celle-ci ayant été préparée) : *peut-être* n'a pas ici une valeur épistémique mais performative, équivalant à « je suggère que... je propose que... ».

Les résultats de cette minutieuse étude empirique⁹ confirment donc les hypothèses théoriques avancées par Damourette et Pichon, Joly et Rémi-Giraud, et du même coup celle que *je* inclut en lui-même une présentation assertive de la prédication qui le suit, mais ne paraissent pas rejoindre l'intuition en ce qui concerne les incises : où est l'incomplétude, où se logerait la non-validation, en quoi *je* n'assumerait-il pas l'énoncé dans des cas tels que « *Elle n'a pas eu une vie heureuse, dis-je finalement, parce qu'elle ne le souhaitait pas tellement* » (Brisac, 1996, p. 8, in *Frantext*¹⁰) ?

I.3. Le cas des incises

Compte tenu de ce qui précède, on se trouve devant l'alternative suivante : ou bien les hypothèses et démonstrations des auteurs cités sont erronées et à abandonner, ce qu'ils disent de la postposition du sujet ne s'appliquant pas aux incises – à l'aune de l'intuition. Ou bien, à l'inverse, c'est l'interprétation spontanée que l'on affecte aux incises qui est fausse, la postposition du sujet y marquant, comme dans les autres cas, une mise à distance – c'est ce dernier choix que je ferai, dans la ligne de l'hypothèse retenue initialement.

⁷ De même Damourette et Pichon (*op. cit.*) parlent-ils d'un « trouble de la factosité » à propos de la « versation rétrograde » (i.e. la postposition du sujet clitique), qui marque le doute, la réserve, la résignation, la soumission à son corps défendant à la réalité constatée, de la part de l'énonciateur. On pourrait y ajouter l'agacement, voire l'exaspération, à devoir répéter l'évidence à qui ne la perçoit pas et donc par là implicitement conteste le dire de *je* : *C'est bien lui, te dis-je !*

⁸ Jean-François Jeandillou me suggère fort justement qu'on peut voir dans cette construction une interpellation en vue d'une confirmation, « un appel tacite à corroborer », donc de la polyphonie.

⁹ Je ne peux évidemment reprendre ici l'ensemble de l'analyse et de la démonstration de la validité de l'hypothèse retenue pour tous les adverbes permettant la postposition au verbe du sujet clitique et suggère aux incrédules de se reporter au texte lui-même.

¹⁰ Je remercie Céline Vaguer – Université Toulouse-Le Mirail – de m'avoir fourni les 3.015.325 occurrences de « Verbe-je » d'un corpus allant de 1987 à 2007 dans *Frantext*.

Il y a une particularité des incises, remarquée par Sandfeld (1970, p. 15-16), qui est que la présence d'un clitique objet direct (lui dit « pronom neutre ») empêche l'inversion : face à *C'est exact, vous dis-je*, ou à *C'est exact, dis-je*, on n'a pas **C'est exact, (vous) le dis-je* mais seulement *C'est exact, je vous le dis / je le dis*. Cette propriété distingue l'incise de l'interrogation comme de la construction avec adverbe discussif : *Le (lui) dis-je plus brutalement ?*, *Peut-être le (lui) dis-je un peu trop brutalement*¹¹... Une autre singularité, corrélable à la précédente, est que l'incise à postposition du sujet ne peut apparaître en position frontale ; si l'on peut introduire un énoncé rapporté par *Je dis alors...* ou *Je le dis bien...* ou *Je te le dis sincèrement...*, on ne peut pas de même le commencer par **Dis-je alors...*, **Lui ai-je dit alors...* Ainsi l'incise est-elle détachée de l'énoncé où elle se trouve (elle en est séparée par des virgules) mais on ne peut pour autant la dire extraprédicative, puisqu'elle exclut la place typique des mots ou groupes extraprédicatifs (tels *franchement* ou *à mon avis* dans *Franchement, tu devrais mettre une cravate.*, *À mon avis, il va pleuvoir*). L'incise est donc intraprédicative mais le fait qu'elle exclue le clitique objet milite en faveur de son indépendance relativement à l'énoncé dans lequel elle s'inscrit : c'est un ajout de phrase mais dont la place est contrainte.

Le Querler (1998 in 2001) remarque en effet que, dans la comparative (mais non dans les autres « circonstanciels »), on peut avoir ou non le clitique *le* anaphorisant tout ou partie du cotexte, et que cela a une incidence sémantique. Elle compare (a) *C'était stupide de payer cette facture comme j'ai fait* et (b) *C'était stupide de payer cette facture comme je l'ai fait*. En (a), la comparative porte sur l'ensemble *j'ai payé cette facture*, elle est extraprédicative, le sens est « je n'aurais pas dû payer cette facture » (*[Comme] j'ai fait* peut se paraphraser *[Comme] j'ai payé cette facture*) ; en (b), la comparative a une portée intraprédicative, *comme* établit le lien avec la manière de payer la facture, le sens est « je n'aurais pas dû payer cette facture de la manière dont je l'ai fait : aussi vite, sans vérifier, etc. » (*op. cit.*, p. 178). De même, dans *Il est, comme on dit, un peu fêlé*, la comparative *comme on dit* porte sur l'énonciation (« c'est une façon de parler ») tandis que dans *Il est, comme on le dit, un peu fêlé*, la comparative anaphorise le contenu du reste de l'énoncé (« on dit : il est un peu fêlé »). Ainsi le clitique *le* reprend « la partie notionnelle du verbe principal et de sa complémentation » (*op. cit.*, p. 181) et l'intègre au commentaire incident.

On peut alors avancer l'hypothèse que, si l'incise de type *dis-je* (*dit-il*, *dit Max*) rejette la possibilité de ce clitique objet, c'est parce que la présence de ce dernier signifierait une prise en charge, par celui qui rapporte le discours, du contenu de ce discours. La postposition du sujet indique bien, de ce fait, une distance. Ce moyen d'exprimer que sa propre position n'est pas à confondre, *a priori*, avec le point de vue cité est particulièrement crucial avec *je*. en effet, celui qui rapporte les propos (*je*) est facilement distinguable de celui dont il rapporte les propos s'il ne s'agit pas de lui-même (*tu*, *il*). Mais s'il s'agit de lui-même, le mot est le même : *je* – comment alors faire en sorte que le sujet de l'énoncé (le *je* dont on rapporte les paroles) ne soit pas confondu avec le sujet de l'énonciation (le *je* qui rapporte les paroles) ?

¹¹ Une autre différence est que la co-présence d'un sujet nominal et du clitique *y* est impossible : on n'a pas en incise **Pierre dit-il* comme on a dans l'interrogation *Pierre dit-il cela ?* ou avec l'adverbe discussif *Peut-être Pierre dit-il cela* – je remercie Claude Muller d'avoir attiré mon attention sur ce point.

Précisément par l'usage de l'inversion sans clitique objet. Le sens de *dis-je* – alors même que l'on cite ses propres paroles (mais dans un autre contexte, qui peut n'être plus pertinent au moment où on l'évoque) – se ramène donc à quelque chose comme « je rapporte ici et maintenant ces propos, mais je n'en suis que le locuteur ; je ne les assume pas, je n'en suis pas l'énonciateur ». Ainsi l'incise¹² est-elle à la fois dépendante de l'énoncé dans lequel elle s'insère (elle ne peut le précéder, elle n'est pas d'ordre extraprédicatif)¹³ et indépendante de lui en ce qu'elle manifeste sa non-prise en charge à la fois par l'interdiction du clitique *le* et la postposition du sujet. Comme on l'a vu avec Guimier (*op. cit.*) à propos de *Est-il mignon !*, le lien de l'inversion à la non-validation peut être plus subtil : ainsi *Vous-dis-je!* apparaît-il de prime abord contredire notre hypothèse, étant utilisé pour répéter un propos et y insister véhémentement (*Mais prenez-le, vous dis-je !*). Or précisément, c'est de la dénégation ou du refus d'obtempérer de l'interlocuteur, qui constitue une non-validation de sa proposition antérieure, que l'inversion est la trace chez le locuteur (*cf.* note 7).

L'interprétation de la construction à postposition du sujet telle que proposée par Joly, Rémi-Giraud, Guimier est donc bien confirmée, et du même coup d'autant plus plausible l'hypothèse ici soutenue sur l'identité propre de *je* par opposition aux autres clitiques de la série des « pronoms personnels ».

II. Bémols et perspectives

Cette hypothèse toutefois doit être modulée et précisée du fait que, comme signalé, les associations *V-je* n'apparaissent pas toutes également inacceptables, certaines étant même parfaitement entrées dans l'usage: *Et maintenant, que vais-je faire ?* – chantait Gilbert Bécaud –, voire lexicalisées : *Suis-je bête !*, « *Que sais-je ?* » – titre d'une collection chez PUF –, *Qui suis-je ?* – question obligée des charades ou devinettes –, etc. Dans un certain nombre de cas, le verbe ainsi construit n'est pas un véritable présent, entrant dans une construction périphrastique à sens de futur (*vais-je* ou *dois-je* ou *puis-je* (mais non **peux-je*) + infinitif) ou de passé (*Ai-je pris mon cachet ?* est naturel, au contraire de *Prends-je mon cachet ?*, comme *L'ai-je bien descendu ?*, comparé à *Le descends-je bien ?*) – on n'a pas alors affaire à de véritables contre-exemples, n'étant pas dans la situation d'une assertion thétique supposant l'engagement du sujet dans ce qu'il dit au moment où il le dit, pour reprendre l'hypothèse avancée à propos de la possibilité de l'inversion de *je* avec des temps autres que le présent.

Le sens du verbe a également une incidence, puisque *Qui suis-je ?* ou *Suis-je une folle ?* ne sont possibles que si l'on y voit le verbe *être* et non le verbe *suivre*, *a priori* possible dans ces contextes. On retrouve l'idée que seuls quelques verbes, que rassemble

¹² Comme l'apposition, telle que définie par Noailly (2000, p. 46).

¹³ Banfield (1982, trad. 1995, chap. 1) montre que l'incise ne régit pas le discours cité en ceci que l'on ne peut pas pour tous les verbes établir une relation syntaxique de type *Elle m'a dit ceci : / que Max est arrivé, Max est arrivé, m'a-t-elle dit*.

vraisemblablement une (autre) propriété commune, permettent l'inversion de *je* au présent (cette propriété est peut-être leur statut d'auxiliaire ou de semi-auxiliaire, qui modifie le rapport au présent de l'énonciation).

Ces observations n'ont rien d'aberrant, si toutefois on ne considère pas la syntaxe comme un système formel autonome, qui n'aurait rien à voir avec le lexique ou avec la sémantique. Ainsi les plus de mille énoncés attestés sur lesquels se fonde l'analyse de Le Querler (*op. cit.*) font-ils apparaître qu'« une valeur aspectuelle d'habitude, un mode subjonctif ou conditionnel, ou bien la présence d'un verbe modal (*pouvoir, devoir, falloir, savoir...*) favorisent l'absence de *le* » dans les comparatives (*op. cit.*, p. 184) ; de même Heap (2000), qui cherche à établir les conditions de possibilité ou d'obligation de sujet nul dans les variétés gallo-romanes et nord-italiennes, teste-t-il des points morpho-syntaxiques diversifiés, comme « le type de verbe et auxiliaire » (p. 72), « la négation » (p. 73), etc. Ses relevés montrent par exemple que « les futurs sont les temps les plus favorables aux sujets pronominaux. L'imparfait et le passé composé sont plus favorables aux sujets pronominaux que le présent de l'indicatif, et les subjonctifs sont moins favorables » (p. 129) ou que « le verbe le plus favorable aux sujets pronominaux est *avoir*, verbe plein, suivi par les verbes réfléchis, les modaux, et *être* verbe plein » (p. 130). Naturellement, telles qu'énoncées, ces corrélations n'expliquent rien ; elles sont toutefois susceptibles de faire émerger des observables : si les fréquences attestent un lien entre X et Y, quel peut-il bien être ?

Dans le corpus considéré ici, les incises dominent nettement, et le présent est problématique dans l'interrogation à sujet *je* postposé. Ces observations vont dans le sens de l'hypothèse avancée à propos de l'identité sémantique de *je* puisque l'incise explicite le désinvestissement de celui qui rapporte les propos, et que la répugnance de *je* pour l'inversion du sujet avec un verbe au présent, non modalisé, confirme ce lien fondamental du *je* avec l'assertion assumée par l'énonciateur. Il reste à expliquer les contraintes lexicales : pourquoi *dis-je* passe-t-il au présent et non *réponds-je* – fût-ce dans une narration historique¹⁴ ?

¹⁴ L'un des relecteurs me signale le fait que *ça* ne s'inverse pas non plus : **Va ça* ? Du fait que le pronom n'est alors pas clitique, l'inacceptabilité me paraît normale. Plus agaçant, selon moi : on a bien *C'est / Est-ce* mais non ?? *Sera-ce* face à *Ce/Ça sera*, alors que *Serait-ce* ou *Était-ce* sont parfaitement naturels... Notons cependant que, contrairement à *je*, *ce* connaît un emploi tonique : *Sur ce, je te quitte, et ce malgré tout l'amour que j'ai pour ta cuisine*. Le pronom démonstratif mérite donc à lui seul une étude : on ne peut si facilement l'assimiler à *je*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANIS, J., 1983, « Pour une graphématique autonome », *Langue Française* n° 59, pp. 31-44.
- ANIS, J., JEANDILLOU, J.-F. et ESKÉNAZI, A. (éd.), 2002, *Le signe et la lettre. En hommage à Michel Arrivé*, Paris, l'Harmattan.
- BANFIELD, A., 1982 trad. 1995, *Phrases sans parole*, Paris, Seuil.
- BENVENISTE, E., 1966 et 1974, *Problèmes de linguistique générale* I & II, Paris, Gallimard.
- DAMOURETTE, J. & PICHON, É., 1943, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française 1911-1934*, tome IV, Paris, D'Artrey.
- DIK, S. C., 1989, 1997, *The Theory of Functional Grammar*, Part 1, Berlin-New York, Mouton de Gruyter.
- DUCROT, O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit.
- FUCHS, C., 1997, « La problématique générale de la place du sujet », in C. Fuchs (éd.) *La place du sujet en français contemporain*, Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 7-11.
- GIRARD, G., 2003 « La notion de sujet : une notion à définir », in J.-M. Merle (ed.) *Le sujet*, Paris, Ophrys, Bibliothèque de *Faits de langues*, p. 29-40.
- GROSS, M., 1968, *Grammaire transformationnelle du français : le verbe*, Paris, Larousse.
- GUIMIER, Cl., 1997, « La place du sujet clitique dans les énoncés avec adverbe initial » in C. Fuchs (éd.) *La place du sujet en français contemporain*, Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 43-96.
- HEAP, D., 2000, *La variation grammaticale en géolinguistique : les pronoms sujet en roman central*, Munich, LINCOM EUROPA, « *Lincom Studies in Romance Linguistics* 11 ».
- JOLY, A., 1983 in 1987, « Ambiguïté et paraphrase : à propos de certains types d'inversion en français », *Modèles linguistiques* V:2, repris dans *Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 285-315.
- KLEIBER, G., 1986, « Déictiques, embrayeurs, token reflexives, symboles indexicaux », *L'Information grammaticale* n° 30, p. 3-22.
- LEEMAN, D., 2002, « *Me* est un autre », in Anis, J., Jeandillou, J.-F. et Eskénazi, A. (eds.), p. 349-358.
- LEEMAN, D., 2005, « *Je* et *tu* ou les sujets insoumis », *Hommages à André Goosse, Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, numéro spécial (décembre), p. 885-902.
- LE QUERLER, N., 1998 in 2001, « Le pronom clitique *le* est-il toujours d'un emploi libre dans le système comparatif du français ? », Colloque de Bordeaux, octobre 1998, in C. Muller *et al.*, *Clitiques et cliticisation*, Paris, Honoré Champion, p. 177-190.
- MILLER, P. & P. MONACHESI, 2003, « Les pronoms clitiques dans les langues romanes », in D. Godard (ed.) *Les langues romanes. Problèmes de la phrase simple*, Paris, CNRS éditions, p. 67-123.
- MULLER, Cl., 1996, *La subordination en français*, Paris, Armand Colin.
- NOAILLY, M., 2000, « Apposition, coordination, reformulation dans les suites de deux GN juxtaposés », *Langue française* n° 125, p. 46-59.

Quel est le sens de je ? Hypothèse à partir de son impossibilité d'inversion

- RÉMI-GIRAUD, S., 1991, « Question et assertion, de la morpho-syntaxe à la pragmatique », in C. Kerbrat-Orecchioni (éd.) *La question*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 39-62.
- ROSSI, M., 1999 *L'Intonation. Le système du français : description et modélisation*, Gap-Paris, Ophrys, coll. « L'essentiel ».
- SANDELD, Kr., 1928, 1965, 1970, *Syntaxe du français contemporain. I. Les Pronoms*, Paris, Honoré Champion.
- SEARLE, J., 1969 trad. 1972, *Les Actes de langage*, Paris, Hermann.
- ZWICKY, A. M. & G. K. PULLUM, 1983, « Cliticization vs. Inflection : English n't », *Language* n° 59, 3, p. 502-513.